

CHAPITRE PREMIER

Faire part à des humains incarnés de phénomènes propres à ce que vous appelez l'autre monde est un exercice délicat, pour ne pas dire ardu. Fût-il réalisé à l'aide d'un romancier encore assez naïf pour poser ses mains de temps à autre sur une planche à oui-ja, je vous assure que c'est tout sauf une sinécure. Alors, certes, j'aurais vraisemblablement pu me passer de cette confession post-mortem sans que cela ne contrarie les desseins de la Providence, je vous l'accorde volontiers. Cependant, j'ai l'intime conviction que la connaissance de mon expérience pourrait éclairer certains d'entre vous sur des réalités encore trop méconnues, voire même leur être d'une quelconque utilité dans le parcours qu'ils accomplissent sur cette Terre. Si, lors de ma dernière incarnation, j'avais moi-même eu conscience de certaines des réalités que je vais vous exposer, il ne fait aucun doute que je n'aurais pas sombré comme je l'ai fait. Pas autant.

Je me nomme Elizabeth d'Eudeville. Un nom à particule, laissant supposer une appartenance de mon ex-époux à une quelconque branche de la noblesse. Si c'est bien le cas — je n'ai jamais cherché à le vérifier — cette connexion avec l'aristocratie doit être très ancienne car, pour autant que j'aie pu l'observer pendant des années, Robert d'Eudeville n'avait vraiment rien d'un gentilhomme. Si, à l'aube de mes vingt ans, je m'étais laissée séduire par sa silhouette avantageuse de professeur d'éducation physique et sportive, j'eus rapidement le loisir de constater qu'un esprit sain n'habitait pas toujours un corps sain. Dans le cas de Robert d'Eudeville, il s'en fallait même de beaucoup. Non content de n'être qu'un enseignant au bagage limité à une masse musculaire conséquente, sa perception limitée du monde qui nous entoure l'amena à penser trouver quelque réconfort dans la consommation excessive de boissons alcoolisées. Il va sans dire que son intellect déjà sous-développé n'y gagna en rien et, comme si ce n'était pas suffisant, le physique athlétique qui m'avait — hélas — séduite se dégrada rapidement, achevant de donner au personnage l'aspect de ce qu'il était réellement : une loque à tous points de vue. Je pris donc à ma charge exclusive l'éducation de Laure, la fille dont il m'avait pourvue lorsqu'il en était encore capable. Gérer seule l'éducation d'une petite fille, puis d'une adolescente, quand, dans le même temps, on est sans cesse accaparé par son travail ou par les dérives d'un époux alcoolique n'a rien d'une panacée, croyez-moi. J'y ai laissé une partie de ma santé, sans parler de ma jeunesse gâchée ou de l'anéantissement de mes rêves de vie heureuse. Il va sans dire que, dans ces conditions, la mort aussi prématurée que prévisible de mon époux ne constitua pas pour moi un évènement particulièrement tragique.

Robert d'Eudeville parti pour un monde que d'aucuns prétendent meilleur, je retrouvais donc à presque cinquante ans ma liberté de jeune fille, ce dont je pus malgré tout profiter un peu. Débarrassée des crises consécutives à son ivrognerie, comme des conséquences parfois dramatiques de ses actes inconsidérés, j'eus alors tout loisir de pouvoir exercer mon métier de véritable enseignante — en l'occurrence celui de professeur de français — avec une sérénité presque oubliée. Bien entendu, je pris garde à ce qu'aucun veuf ou vieux garçon n'aille imaginer que la veuve d'Eudeville aspire à une nouvelle présence masculine mais, ma foi, je dois bien admettre que je n'eus pas à faire face à des velléités de ce type.

Dans le même temps, mes rapports avec Laure se détériorèrent. Au début, je mis cela sur le compte d'une humeur maussade générée par le deuil, mais elle ne tarda pas à me reprocher ouvertement d'être responsable de la mort de son père. Comme vous pouvez peut-être vous en douter, j'accueillis assez vertement ces sottises. Peut-être un peu trop vertement, d'ailleurs, car Laure finit par me surprendre. Avant que je puisse déterminer avec certitude si elle avait ou non hérité du crétinisme exacerbé de Robert d'Eudeville, elle décida de mettre un terme à nos relations et s'y tint car, de fait, je ne l'ai jamais revue, pas plus que je n'eus de ses nouvelles par la suite. Sans avoir entretenu de rapports excessivement fusionnels avec ma fille, elle n'en était pas moins la chair de ma chair, et cette ingratitude envers la mère qui l'avait élevée seule, dans l'adversité de surcroît, me parut odieuse.

Quoiqu'il en soit, je fis de nouveau face à ce destin qui semblait décidé à s'acharner contre moi. Année après année, je me rapprochais lentement d'une retraite solitaire que je finis par appeler de mes

vœux dans les derniers temps. Ce fait — inimaginable quelques années plus tôt —, tenait principalement à la dégradation de plus en plus flagrante du système éducatif français. En effet, si je veux bien admettre que l'informatique soit un progrès répondant à la logique d'évolution de l'espèce humaine, était-ce une raison pour négliger la connaissance de la langue de ses ancêtres ? Était-ce une raison pour décréter qu'une connaissance approximative de la conjugaison et de la grammaire suffisait amplement au bagage des postulants aux facultés ? Je vous laisse imaginer quelle pouvait être ma position à ce sujet en tant que professeur de français. Nonobstant l'amour que je portais à mon métier, c'est donc avec un réel soulagement que j'accueillis ma mise à la retraite. Désormais, les différents rectorats pouvaient bien continuer à appliquer des consignes calamiteuses, ce n'était plus mon problème. J'étais enfin délestée de ma complicité forcée dans la formation de générations d'illettrés, ce que je vécus comme une authentique délivrance.

J'aurais alors pu, comme le faisaient bien d'autres célibataires de mon âge, essayer de vendre mon seul bien immobilier dans le but de me rapprocher d'une ville de taille conséquente, laquelle m'eût apporté toutes les commodités nécessaires à une dame désormais âgée. Cependant, je finis par me convaincre qu'il était sans doute préférable pour moi de demeurer dans ma petite maison en bord de mer. Isolée au bout d'un long sentier, jouxtant la haute dune qui longe le front de mer, elle m'assurait la paix et la sérénité, ce qui me semblait bien préférable à l'éventualité d'aller affronter l'intolérance et l'abrutissement propres à bon nombre de citadins. Qui plus est, Pirou disposait tout de même de quelques commerces, et il n'y avait guère qu'une poignée de kilomètres à parcourir pour atteindre des bourgades un peu plus conséquentes. Lessay était une de ces communes de moyenne importance, sise à quelques minutes à peine de chez moi, et dotée d'un Intermarché où je trouvais quasiment tout ce dont j'avais besoin. C'est dans cet établissement que débute l'histoire que je me propose de vous conter. C'est là que, en dépit de toutes les précautions que je prenais pour ne fréquenter personne, je fis la rencontre de trop. C'était deux ans à peine après mon départ à la retraite.

Situé en plein centre de la petite commune de Lessay — connue notamment pour la grande foire annuelle qui s'y déroule depuis près de mille ans — l'Intermarché local n'avait rien des établissements imposants que cette enseigne peut proposer aux abords des grandes villes. Néanmoins, il était suffisamment bien achalandé pour qu'une vieille dame comme moi y trouve le nécessaire et, surtout, aucun soucis pour stationner à deux pas de l'entrée. Il s'agissait là d'un confort que, bien entendu, j'appréciais au plus haut point. Comme souvent, je m'étais attardée ce jour-là au rayon fruits et légumes, palpant les denrées exposées afin de dénicher celles qui me paraissaient les plus fraîches. Ayant jeté mon dévolu sur des clémentines bien fermes, je commençais à en remplir un sac plastique quand un client tendit brusquement son bras juste sous mon nez, me bousculant sans ménagement pour saisir une grappe de raisin. D'une taille plus que conséquente — je suis certaine qu'il dépassait le mètre quatre vingt dix —, la brute ne devait pas avoir plus de vingt ans. Ni sa coiffure rasée sur le pourtour de la tête, ni sa dégaine pseudo-militaire bariolée d'inscriptions diverses ne me firent bon effet et, au comble de l'insolence, ce grossier personnage n'eût même pas la correction de s'excuser. Bien entendu, je lui en fis la remarque, fixant les yeux noisette de l'énergumène, lesquels ne brillaient pas de la plus parfaite intelligence.

— Vous pourriez au moins demander pardon, jeune homme !

— Hein ? lâcha-t-il comme s'il venait de s'apercevoir de ma présence, gobant quelques grains du raisin pas encore payé avec une totale désinvolture.

— Vous m'avez bousculée !

— Oh ! On se calme, Mémé ! retentit alors une voix dans mon dos. Si tu n'tiens pas debout, ben va falloir penser à faire faire tes courses par des gens valides ou, mieux encore, envisager sérieusement la maison de retraite.

Faisant volte-face, je me retrouvais devant un blondinet grassouillet du même âge. Il était flanqué de deux autres loustics, en l'occurrence un grand brun athlétique à la longue tignasse noire attachée en queue de cheval et — comme pour faire bonne mesure — un Arabe patibulaire. Ils arboraient les mêmes vêtements dépenaillés que celui qui m'avait heurtée, et mon nouvel interlocuteur me toisait avec un sourire niais empreint d'une insolence qui me mit hors de moi.

— Non mais où vous croyez-vous ?! m'entendis-je hurler. Si vous imaginez que je vais me laisser importuner par des voyous sortis de...

— J'ai dit : « on se calme », la vieille, me répéta le gros blond avec, cette fois, de l'agressivité dans la voix. Tu vas baisser d'un ton, et même la fermer si tu ne veux pas que je me fâche.

— Faut pas énerver mon pote, Mamy, rajouta le géant aux tempes rasées. Ça le rend tout fébrile et il fait des trucs bizarres, après, crut-il bon de préciser en arborant un sourire révélateur de son crétinisme.

— C'est bon, les mecs, laissez tomber, c'est qu'une vieille, lâcha finalement le brun à queue de cheval, lequel me parut alors un peu moins abruti que ses comparses.

Son intervention n'apaisa cependant pas l'excitation visiblement grandissante du blondinet, lequel venait de se mettre à scruter tous les environs immédiats, exactement comme s'il guettait le moment propice à un mauvais coup. Je fis alors comme lui, réalisant de ce fait que personne ne regardait dans notre direction. Il commençait à se rapprocher sournoisement de moi, un sourire presque lubrique sur le visage, quand un timbre grave et péremptoire retentit.

— Que se passe-t-il, ici ?

Surgissant à grandes enjambées de l'extrémité du rayon, un agent du supermarché nous rejoignit en me détaillant des pieds à la tête, avant de faire de même avec les quatre garçons. Son air calme mais résolu m'aida à me reprendre.

— Ce jeune homme — je pointai du doigt le géant au crâne partiellement rasé — m'a bousculée pendant que je prenais des clémentines, et son acolyte blond m'a traitée d'invalides, puis de vieille avant de commencer à me menacer, Monsieur.

— Qu'en dites-vous, les gars ? les questionna alors l'employé en conservant tout son flegme.

— Qu'elle exagère un peu, M'sieur, rétorqua le blondinet grassouillet sans se démonter le moins du monde. Peut-être que nos expressions ne sont pas du goût de cette dame, mais nous ne l'avons pas insultée et Arnaud n'a fait que l'effleurer à peine en prenant du raisin. Vous pensez bien que la p'tite mamy se serait retrouvée par terre si un lascar taillé comme mon pote l'avait vraiment bousculée, comme elle dit.

— Certes.

— Comment ?! m'insurgeai-je alors en me tournant vers l'employé. Vous osez accorder plus de crédit à la version de ces voyous qu'à celle d'une dame respectable ?

— Voyons, Madame, il n'y a aucune raison de vous énerver.

— Elle est très remontée, ricana alors le blond. Nous étions en train d'essayer de la calmer quand vous êtes arrivés, M'sieur, et je vous promets que ce n'était pas facile.

M'adressant un regard se voulant affable, l'agent du magasin esquissa un sourire gêné, et je compris immédiatement qu'il allait prêter foi au baratin de ces petites crapules.

— Ces jeunes gens ont sans doute des manières un peu grossières, Madame, mais vous voyez bien qu'ils n'avaient aucunement l'intention de...

— Ce que je vois, l'interrompis-je sèchement, c'est qu'il vous paraît convenable que des individus mal élevés se conduisent comme des goujats avec des personnes âgées. Sachez que pour ma part, c'est totalement inadmissible, Monsieur ! Tenez, je repose ces clémentines où je les ai prises, et croyez bien que je ne suis pas prête de remettre les pieds dans cet établissement ! C'est une honte !

Sans lui laisser le temps de répondre quoique que ce soit, je tournai précipitamment les talons après l'avoir gratifié d'un coup d'œil aussi noir que possible, de même que les quatre garnements. La façon dont le jeune blond soutint alors mon regard, sans sourire cette fois, me fit froid dans le dos. Alors que, de toute évidence, il venait à peine de sortir de l'adolescence, cet individu me fit l'effet d'un criminel endurci que rien n'arrêtait. Abandonnant mon caddie à demi-rempli là où je l'avais laissé, je m'empressai de regagner ma voiture et, une fois bien callée sur le siège de la Ford Fiesta, je m'efforçai de reprendre une respiration normale. Très sincèrement, j'étais totalement abasourdie de constater de pareils manquements au plus élémentaire des savoir-vivre. Que des jeunes, visiblement désœuvrés, se comportent de la sorte m'offusquait déjà, mais qu'un employé — à l'aspect pourtant convenable — d'une chaîne aussi respectable qu'Intermarché leur donne raison, voilà qui dépassait mon entendement ! Trop contrariée pour me résoudre à aller faire mes achats à Périers, je décidai que ça pourrait attendre le lendemain, et j'optai pour reprendre la direction de Pirou sans plus tarder.

J'étais encore en train de manœuvrer sur le parking du magasin quand j'aperçus dans le rétroviseur intérieur les quatre voyous. Ils étaient en train de démarrer des deux-roues tout en lorgnant dans ma direction, et le blond rondouillard pointa même un doigt vers moi en baragouinant quelque chose aux trois autres. Prise d'un début de panique, je m'empressai de quitter le parking pour m'engager sur la route départementale, puis j'accélérai au point de faire ronfler le moteur. Un nouveau coup d'œil dans

le rétroviseur me permit de constater que les délinquants étaient bel et bien en train de me prendre en chasse, aussi accentuai-je encore ma vitesse en espérant que leurs scooters ne parviendraient pas à suivre mon automobile. Dès que j'eus enclenché la quatrième, ce fut effectivement le cas. Cependant, craignant de les voir ressurgir derrière moi au moindre ralentissement, j'écrasai l'accélérateur jusqu'au prochain rond-point que je franchis plus rapidement que je l'avais jamais fait. Sans ménager la Ford Fiesta, je repris alors de la vitesse aussi vite que je pus, ne cessant de lorgner dans le rétroviseur où les voyous ne réapparaissaient toujours pas. Ce n'est que lorsque je m'engageai sur une autre départementale que je commençai à penser que je les avais réellement semés. À moins qu'ils ne disposent d'un sixième sens, il leur était tout à fait impossible de deviner que j'avais changé de route mais, par acquis de conscience, je maintins mon allure jusqu'à Créances. Une longue ligne droite me permit alors de constater que si quelques voitures me suivaient de loin, il n'y avait plus le moindre scooter en vue à plusieurs centaines de mètres de distance.

Quand mon cœur cessa enfin de marteler dans ma poitrine, je relâchai la pression sur l'accélérateur, d'autant plus que j'atteignais le petit bourg. Je ne m'y attardai toutefois pas, ni même dans celui de Pirou situé un peu plus loin, puis je m'engouffrai dans le chemin des Rochers, au bout duquel trônait ma maison. La vue des eaux bleues de la Manche contribua à me calmer, d'autant plus qu'absolument personne ne m'avait suivie sur l'étroit sentier menant jusqu'à la mer. Après avoir remisé la Ford dans le garage, je refermai la barrière en prenant bien soin de la verrouiller, puis j'appelai Léo pour lui signifier que j'étais de retour. Une boule de poils roux ne tarda pas à émerger des taillis recouvrant la grande dune qui dominait la plage, et je la serrai contre mon cœur lorsqu'elle sauta dans mes bras. Le gros matou tigré ronronnait comme à l'accoutumée, dégageant d'agréables odeurs d'embruns salés, de bruyère et de salicorne. L'amicale présence de mon seul véritable ami acheva de m'apaiser, de même que les senteurs printanières du littoral et le bruit du roulement apaisé des vagues à l'approche de la pleine mer. Sans lâcher Léo ni cesser de le cajoler, je me faufilai entre les arbres ceinturant le terrain, puis je gravis une partie de la dune séparant ma propriété de la plage. Parvenue à une certaine hauteur, je pus bénéficier d'un point de vue sur le chemin des Rochers me permettant d'apercevoir la route touristique au loin. Quelques véhicules allaient et venaient sur cet axe fréquenté, tandis que le sentier menant jusque chez moi demeurerait parfaitement désert. Je demurai là quelques instants, le nez dans la fourrure soyeuse de mon chat, le regard oscillant entre les eaux bleues du grand large et le chemin où nul véhicule ne s'engageait.